

Automne 2009

La crise de la Renaissance à Florence

PAR CHRISTIAN LOUBET, PROFESSEUR EN HISTOIRE MODERNE (MENTALITÉS ET ART)



Vue sur Florence depuis la cathédrale ■ A. Leroy

Le cortège glorieux des “nouveaux mages”

À la tombée du soir, le soleil glisse vers la terre déployant un camaïeu ocre sur les monuments de la cité entre lesquels se déroule le ruban argenté de l'Arno. De la colline de San Miniato, la vue est superbe. L'audacieuse coupole de Santa Maria del Fiore, flanquée de son campanile polychrome, resplendit. Sur la place de la Seigneurie se dresse la tour du Palazzo Vecchio, siège du pouvoir. Grâce à l'habileté de ses marchands, Florence est peut-être vers 1440 l'une des plus riches et des plus belles villes d'Occident. Les Médicis vont en faire le foyer de la *renovatio* économique et culturelle. Ils déploieront à cet effet toutes les ressources d'une diplomatie et d'une propagande très modernes.

Le 6 juillet 1439, les Florentins s'enthousiasment devant le brillant cortège des hôtes prestigieux de la cité. Avec son parti, le banquier Cosme de Médicis contrôle le pouvoir de la Seigneurie depuis 1434. Il a réussi à réunir le pape Eugène IV, l'empereur byzantin Jean VII Paléologue et le grand patriarche Joseph, venus préparer l'Union des églises pour mieux faire face à la menace ottomane.

Cette rencontre rehaussa le prestige du Florentin qui cherchait à s'assurer des débouchés vers l'est. Mais l'avancée turque allait bientôt se concrétiser par la chute de Constantinople (1453) et menacer l'Italie sans pour autant susciter un élan de croisade au grand dam de Pie II, le nouveau pape. En souvenir de l'événement, le jour de l'Épiphanie, fête des Rois, le carnaval s'ouvre depuis 1446, par un cortège costumé à l'orientale.

Il y a ensuite une célébration de l'offrande, sous l'égide de la Confrérie des rois mages fondée par Cosme, suivant la triple perspective de l'assistance, de la dévotion et du rite festif. La prospérité commerciale, la spéculation intellectuelle et la fortune légitime sont justifiées par cet illustre patronage – anonyme et cosmopolite. Les mages avaient offert de l'or et des produits précieux à l'Enfant Jésus. Les Médicis, pour leur part, doivent l'essentiel de leur fortune à leur rôle de banquiers pontificaux.

Au couvent de San Marco dont il a été le fondateur et mécène, Cosme s'est réservé une double cellule décorée par une *Adoration des Mages* du peintre prieur Fra Angelico. Le thème sera souvent repris tout au long du siècle, intégrant des portraits de notables au niveau des personnages sacrés. Benozzo Gozzoli, né en 1420, est chargé en 1459 de représenter le Cortège des Mages dans une fresque sur les parois (6 x 5 m) de la chapelle du nouveau palais, édifié via Larga par Brunelleschi. Chroniqueur chatoyant aux délicatesses gothiques, il a été formé par Fra Angelico dans le "style suave".

Proche des milieux humanistes, il s'intéresse aux nouveautés : précision des détails, disposition topographique, goût de la nature, laïcisation du sujet. Il réalise ici une commande de prestige et de propagande. Vingt ans après la rencontre de 1439, Cosme reçoit en grande pompe le nouveau pape Pie II, alors qu'il s'est brouillé dès 1443 avec son prédécesseur Eugène IV. On remarque lors de la réception les petits-fils du banquier, Laurent et Julien. Sur la fresque terminée en 1463, ils apparaissent à leur âge : 14 et 10 ans.



Santa Maria del Fiore ■ Fototeca Enit/P. Ghirotti



Laurent, détail du cortège des mages ■ D. R.

En superposant les deux événements, le peintre peut organiser un triomphal cortège médicéen à la gloire d'une dynastie en formation, dont les jeunes héritiers font figure de protagonistes majeurs, à l'égal des plus puissants. Au centre, autour de l'autel, un cortège d'anges s'apprête à accueillir la chevauchée terrestre en un lieu paradisiaque. Les mages marchent vers la Vierge et l'Enfant, représentés sur un tableau d'autel par F. Lippi. On reconnaît Jean VII et le Patriarche Joseph. G. Sforza de Milan et S. Malatesta de Rimini, hôtes de la Seigneurie en 1459, côtoient les théologiens barbus de Byzance venus en 1439. Au milieu des bourgeois et prélats, le peintre s'est glissé en effigie avec son nom sur son bonnet.

Le cortège représente surtout la succession de trois générations de la famille souveraine entourée des notables apparentés ou clients. Au centre des parois latérales, deux adolescents à cheval attirent l'œil bien plus que les figures du répertoire. D'un côté, un élégant petit page éclipse le prélat coincé derrière une porte : il pourrait être Julien, le cadet.

Automne 2009

Sur l'autre mur, Cosme et ses deux fils, Pierre et Jean, suivent un majestueux prince solaire, qui toise les spectateurs. Il arbore les emblèmes familiaux (les cinq boules, les plumes d'autruche et les feuilles du "laurier"). C'est Laurent, le petit-fils, dans le rôle du troisième mage. Le peintre le montre en majesté comme un personnage sacré, dans l'or des icônes. Sur son costume brodé, l'arabesque souligne le luxe des tissus sortis des ateliers locaux.

L'exotisme des scènes d'arrière-plan et des détails évoque l'Orient, l'aventure, le voyage. Dans un paysage au relief fantaisiste, des plantes méditerranéennes sont précisément représentées : le pin et le palmier voisinent avec le cyprès toscan et le laurier médicéen. D'étranges lynx ou de petits chameaux entourent les chevaux et les chiens. Ici et là volent et se posent des oiseaux chatoyants. La précision des portraits et la richesse des matières utilisées à des fins décoratives (or, lapis-lazzuli) témoignent d'une volonté de réalisme dans le style flamand. À travers l'imagerie, les intentions culturelles et politiques sont primordiales puisque les personnages consacrés sur les murs du sanctuaire sont les notables au pouvoir.



Place de la seigneurie où se dressaient les bûchers ■ D. R.

L'État moderne des Médicis



Palais Medici-Riccardi ■ F. Pouchucq

La fonction de l'art plastique s'inscrit dans la politique de communication des nouvelles élites, qui investissent même l'espace sacré des chapelles. D'emblée Cosme utilise l'impact médiatique de la production culturelle en attirant les intellectuels et artistes modernes, parfois venus de Byzance. En 1462, il fonde l'Académie platonicienne où le philosophe Marsile Ficin orchestre des manifestations intellectuelles de haut niveau. Il tente de moderniser le christianisme grâce à une réinterprétation du platonisme dans une ambitieuse synthèse.

Cet "humanisme", qui fait de l'homme le "centre et mesure du monde", valorise l'action civique et l'esthétique autant que la piété religieuse. Les artistes sont sollicités pour illustrer et diffuser ces valeurs en assurant la gloire des mécènes (Botticelli et Ghirlandajo vers 1470-1490, sous Laurent). Dans le creuset florentin se forge alors la *renovatio* de l'Occident, qu'on baptisera plus tard Renaissance.

Dans le même temps, les Médicis réalisent une république moderne selon les besoins de la classe marchande légitimée par la nouvelle culture à prétention humaniste. La Commune autonome de Florence, fondée en 1293 sur la base des corporations, est gouvernée par une Seigneurie de neuf membres élue tous les deux mois par le Conseil du peuple. Un Gonfalonier de justice représente cet exécutif dont les Médicis ont pris le contrôle.

Automne 2009



Le Palazzo Vecchio ■ C. Loubet

En quatre générations, ils sont passés de l'élevage des moutons au grand commerce de textiles. Ils ont constitué un véritable trust dès 1397, autour de la production lainière. Ils exploitent les mines de Tolfa près de Rome d'où ils extraient l'alun, un fixateur essentiel et rare pour la teinture. Ils obtiennent ensuite, vers 1460, la gestion de la banque pontificale. Huit succursales en Europe, du Nord au Sud, constituent les bases d'un commerce fructueux géré par un système bancaire souple et efficace, unique en Europe. Exilé en 1433 sous la pression des Albizzi, Cosme l'Ancien est rappelé à la suite de troubles fomentés par ses partisans dès 1434. Il ne sera que trois fois Gonfalonier.

Néanmoins en s'appuyant sur un solide réseau d'influence, il manifeste alors des intentions "princières" en saisissant les occasions de prestige ou d'arbitrage (Concile de Florence de 1439). Il développe un embryon d'état moderne laïque autour de la nouvelle bourgeoisie d'argent, qui revendique avec cynisme sa légitimité au nom de la *virtù* héroïque des anciens, sans trop se soucier de la vertu chrétienne, ni du bien commun. La fin justifiant les moyens, Machiavel admiratif en témoignera dans *Le Prince*, dédié aux Médicis, en 1513.

Entre 1434 et 1494, le réseau médicéen infiltre donc la Seigneurie et les autres instances de la cité, par le contrôle des listes électorales : le nom des éligibles est apposé sur un jeton dans une "bourse" (*imborsamento*). Rivaux ou adversaires, facilement convaincus de malversations, sont inscrits au *specchio* (livre noir, "miroir" d'infamie) et exclus de la vie civique. C'est un régime autoritaire et dur envers les pauvres derrière une vitrine culturelle prestigieuse.

En période de prospérité, entre 1434 et 1470, la Cité-État apparaît aussi dans l'ordre politique comme un prototype exemplaire. Le tournant a lieu dans la dernière partie du siècle, sous Laurent, petit-fils de Cosme, dit le Magnifique (1469-1492) pour la splendeur de sa cour et la qualité de son mécénat.

Un climat de crise économique s'instaure. Des succursales font faillite (Londres, Bruges, Venise), des prêtres importants à des souverains ou prétendants (Édouard IV, Charles le Téméraire) restent non remboursés.

Le 26 avril 1478, dans la cathédrale, des conjurés à la solde des Pazzi, dernière famille susceptible de concurrencer les Médicis avec l'appui du pape Sixte IV, poignent Julien, frère cadet de Laurent qui réussit à s'échapper.



Couvent San Marco ■ F. Pouchucq



Florence et le pont Vecchio ■ G. Bosetti

Le complot échoue mais la réaction sera violente et désormais le pouvoir contesté doit se défendre. Il faudra toute la diplomatie de Laurent, alors excommunié, pour éviter la guerre avec Rome et Naples. Devant une surprenante inflation, le florin est dévalué de 20 % en 1480, le mont-depiété (fond public d'assistance) confisqué, les cités tributaires pressurées ou châtiées (Prato, Volterra). Chômage et délinquance augmentent ; la répression se fait brutale. Le dominicain Jérôme Savonarole, ami de Pic de la Mirandole, prêche à San Marco le carême de 1491 et devient prieur pendant l'été.

Il dénonce l'arrogance, l'injustice et l'exploitation des plus faibles. Il critique vivement le principat médicéen, la décadence d'une Église corrompue et la laïcisation d'un art détourné de sa fonction sacrée. L'imminence des catastrophes qu'il annonce vaut à Jérôme un meilleur crédit en 1492, tandis que l'inquiétude millénariste se précise en fin de siècle. Savonarole a annoncé un pape simoniaque. Or le 11 août, à Rome, l'Aragonais Borgia (Alexandre VI) est élu grâce aux subsides du parti espagnol au Conclave. La foudre tombe sur la cathédrale de Florence le 5 octobre.

Le dominicain prononce le 6 un sermon terrible et prophétique (*"Voici le glaive de Dieu suspendu au-dessus de la terre"*). Justement, Laurent meurt le 8 octobre. Il aurait appelé Jérôme à son chevet. En septembre 1494, Charles VIII franchit les Alpes revendiquant la succession du royaume de Naples au nom des Angevins. Les erreurs de Pierre II de Médicis, lié par sa mère aux Orsini de Naples, entraînent un risque pour la ville menacée par les troupes françaises. Délégué en ambassade au début de novembre, Savonarole négocie habilement le passage pacifique (et plus tard le retour). Pierre II doit s'enfuir le 9 novembre.

La réaction traditionaliste de Savonarole

Frère Jérôme exerce dès lors une influence majeure sur la ville, dans ses sermons exaltés qu'il prétend inspirés (par des visions). Les Médicis sont déchus et une constitution oligarchique est mise en place dans une ambiance de pénitence millénariste. Les Florentins sont épargnés : soulagés ils manifestent quelque temps une grande ferveur. San Marco (dont le recrutement se fait dans la petite bourgeoisie) devient le foyer du "royaume du Christ", pour une *renovatio* chrétienne, diffusée par un réseau de dévots partisans dits *piagnoni* ("pleurnichards").

On endoctrine les enfants : organisés en “brigades”, ils dénichent dans les demeures les images païennes et les frivolités qu’il faut détruire. Alexandre VI Borgia est en butte aux virulentes critiques justifiées du dominicain : humanisme “païen”, luxe et luxure, compromission politique et goût de l’argent. C’est un scandale moral permanent sans justification théologique. Frère Jérôme en appelle aux rois chrétiens pour la réunion d’un Concile des évêques en vue d’une profonde réforme de l’Église. Mais les Français doivent évacuer Naples en catastrophe devant les armées de la Sainte Ligue (la bataille de Fornoue, le 6 juillet 1495).

Le pape invite alors à Rome Savonarole, qui refuse d’y aller craignant pour sa vie. Le 9 septembre 1495, un bref pontifical l’interdit de parole. La Seigneurie le sollicite pourtant pour prêcher le carême en 1496 et 1497. Lors du carnaval, de grandes processions pénitentielles se terminent en 1497 et 1498 par des Bûchers de Vanités, où l’on brûle les objets d’art ou de luxe qui détournent de Dieu. Les adversaires du frère (*arrabiati*) convainquent Borgia de prononcer l’excommunication le 13 mai 1497, pour hérésie, complot et rébellion. La tension monte dans la ville.

La Seigneurie s’oppose encore au pape qui menace la ville d’interdit le 25 février 1498 (suspension des sacrements) puis, surtout, de la confiscation des avoirs florentins à Rome. Frère Jérôme propose alors l’épreuve de vérité par le feu. Les franciscains organisent donc une ordalie qui tourne court sous l’orage le 7 avril.

Le lendemain, jour des Rameaux, Jérôme arraché à son couvent, est enfermé au Bargello sur l’ordre d’une nouvelle Seigneurie élue dans la confusion (9 avril) tandis que les *piagnoni* destitués s’enfuient. Le 21 avril, il est renié par les moines de Saint Marc.

Au premier procès civique, le 25 avril, il confesse sous la torture le complot politique. Le pape envoie alors le général des dominicains Torriani pour mener le procès religieux, du 19 au 22 mai (en prison Jérôme écrit de très beaux textes de pénitence). Il sera finalement condamné à mort et brûlé sur le bûcher avec deux de ses proches devant le Palazzo Vecchio (23 mai 1498). En 1870 on fera de Jérôme un héros du *Risorgimento* quand l’Italie se constituera (autour de Florence) contre le pape de Rome. On lui élèvera une statue et on posera une plaque commémorative fréquemment fleurie. Sous Jean-Paul II, un procès de révision a été ouvert et une possible béatification évoquée.

La République “savonarolienne” se maintint jusqu’en 1512. Laurent avait obtenu pour son fils Jean, alors âgé de 13 ans, le chapeau de cardinal. Il rétablit l’autorité des Médicis sur Florence et fut élu pape en 1513 (sous le nom de Léon X) grâce aux réseaux d’influence de la famille.



Savonarole, dans le couvent Saint-Marc ■ D. R.

Les réformes politiques de 1494 étaient favorables à la classe moyenne brimée par la faction médicéenne et victime de la crise : élargissement du Grand Conseil législatif (3 200 membres soit 3 % de la population), impôt foncier pour tous, nouveau mont-de-piété et large amnistie. Il n'y eût pas d'état d'exception, ni même de législation intégriste, aucun tribunal expéditif et pas de terreur. Un seul notable convaincu de trahison fut exécuté. En 1496-1498 des mesures de salubrité publique furent prises contre l'usure, le jeu, la prostitution et... les bouchers. Plus graves les brigades d'enfants et les Bûchers de Vanités relevaient d'une pédagogie maladroite des dominicains, soucieux de canaliser la violence des bandes de jeunes et la turbulence du carnaval !

Mais Savonarole ne conçut aucun "plan social" pour résoudre une crise dont il ne comprit pas l'aspect économique. Les classes populaires et les petits bourgeois furent très vite déçus. Idéaliste, le dominicain préparait le Royaume de Dieu, en s'opposant aux tyrannies, médicéenne et pontificale. Il n'imagina pas la constitution d'un état moderne, intégrant paysans et villes sujettes, pour susciter un élan civique. Alors que la crise de l'Église est partout dénoncée, Jérôme évoque des "hommes cachés" qui se dresseront en Europe.



Le Bargello ■ Fotolia.com/Hubert

L'appel au Concile contre le pape est justifié par l'argument de vénalité. Ce n'est pas une hérésie. Cette procédure a réussi à mettre fin au Grand Schisme en 1414. L'opposition à la personne d'Alexandre VI ne met jamais le dogme en question, ni l'institution. Aucun des émules de Savonarole ne passera à la Réforme. Si on l'avait entendu, un Concile réuni alors (50 ans avant Trente) aurait peut-être évité la division de la chrétienté. Le dominicain encourage l'ascèse et considère l'art comme relais de la prière : conception thomiste qui sera celle de la Réforme (à l'opposé de la dramaturgie sensuelle du baroque). C'est le Bien qui doit justifier le Beau et non l'inverse. Le corps humain à l'image de Dieu, doit être son "temple". La synthèse "platonicienne", qui confond l'esthétique avec l'éthique, est une illusion.

Politique idéaliste, prophète de la Réforme, contempteur d'une esthétique laïque : Savonarole représente donc un courant réformateur puritain en contre-point d'un humanisme jugé païen. Il écrit des poèmes (mièvres) et encourage des schémas artistiques qui ont du succès : un maniérisme piétiste. Sous son influence Baccio della Porta devient dominicain (Fra Bartolomeo), Botticelli fait amende honorable en brûlant des dessins, et le Pérugin ou A. del Sarto développent un style "pieux". Raphaël placera Savonarole à

côté de Dante dans la *Dispute du Saint-Sacrement* au Vatican (opposé à son prédécesseur Borgia, Jules II pouvait s'en réjouir). Michel-Ange ressemble au farouche dominicain qu'il a entendu prêcher. Il lui fait écho dans la *Pietà*, les figures de prophètes du plafond de la chapelle Sixtine et surtout quand il exprime la *terribilità* du Jugement divin en 1540.

La revendication de réforme et l'affirmation d'un modèle audacieux d'état moderne basé sur l'économie marchande, trouvent leur légitimité dans une culture humaniste où l'apport de l'Antiquité équilibre les valeurs chrétiennes. Mais l'accélération de la modernité ne va pas sans conflit, moral et culturel. Les paradoxes de la Renaissance florentine annoncent les débats, les progrès et les bouleversements de l'Europe moderne.

Bibliographie

- CHASTEL (A.), *Art et humanisme à Florence à l'époque de Laurent le Magnifique*, 1961.
CLOULAS (I.), *Laurent le Magnifique*, 1982.
LOUBET (C.), *Savonarole, prophète assassiné*, 1967 – *Les Cortèges de Vanité*, 2006.
VIALLO (L.), *Savonarole*, 2008.